
Georges Didi-Huberman, Désirer Désobéir : ce qui nous soulève 1

Béatrice Alexandre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/55111>

DOI : 10.4000/critiquedart.55111

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Béatrice Alexandre, « Georges Didi-Huberman, Désirer Désobéir : ce qui nous soulève 1 », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/55111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.55111>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Georges Didi-Huberman, Désirer Désobéir : ce qui nous soulève 1

Béatrice Alexandre

- 1 Cet ouvrage est le premier tome d'une nouvelle série engagée par l'historien et critique d'art Georges Didi-Huberman. Il recueille un ensemble d'articles écrits entre 2015 et 2017, en amont et en aval de l'exposition *Soulèvements* présentée initialement au Jeu de Paume en 2016. Le lecteur y retrouvera une synthèse de la question du soulèvement dans la philosophie occidentale, articulée aux plus récents apports de la recherche en sciences sociales (dont l'anthropologie ou la phénoménologie) mais aussi aux disciplines telles que la littérature et l'histoire de l'art. Sous l'égide des trois figures de Walter Benjamin, Aby Warburg et Georges Bataille, récurrentes dans son travail d'écriture et de recherche ; Georges Didi-Huberman esquisse une poétique sur le sujet et passe en revue toute une littérature théorique et critique avec Elias Canetti, Herbert Marcuse, Theodor W. Adorno, Antonio Negri, Spinoza, Michel Foucault, Furio Jesi, André Breton, Judith Butler, Jacques Rancière, pour ne citer qu'eux. Dès le premier chapitre, l'auteur place le lecteur dans une position inconfortable qui tient à la distorsion à laquelle il soumet les objets : « Avant même de s'affirmer comme *actes* ou comme actions, les soulèvements surgissent des psychismes humains comme des *gestes* : des formes corporelles. Ce sont des forces qui nous soulèvent, sans doute, mais ce sont bien des formes qui, anthropologiquement parlant, les rendent sensibles, les véhiculent, les orientent, les mettent en œuvre, les rendent plastiques ou résistantes, c'est selon » (p. 30). Or en réalité, l'inverse qui se produit : avant d'être des gestes ou des formes corporelles, les soulèvements sont des réactions à des situations d'oppression, de domination, à des entreprises de destruction et de négation de droits politiques et sociaux, des résultats de rapports de force politiques issus du monde social. Tout cela disparaît comme par enchantement dans les analyses de Georges Didi-Huberman, comme disparaît la violence politique, bien réelle pourtant. « Si le soulèvement est une puissance, de quoi est-ce donc la puissance ? » (p. 137). La question reste sans réponse. « Est-ce parce que l'évidence des soulèvements se révèle le plus souvent tragique et conflictuelle que, dans cette dialectique, le *non* l'emporte si régulièrement et si brutalement sur le *oui* ? Est-ce pour son urgence pratique ou pour

son prestige théorique que le *défaire* l'emporte si souvent sur le *faire* ? » (p. 137-138). Il semblerait qu'à force de ne voir dans les soulèvements que des gestes, l'auteur en vienne à adopter une position surplombante qui les transforme en postures de contestation ou de refus, éloignée du contenu des demandes (spécifiquement politiques) adressées par les peuples qui se soulèvent. Or il n'existe pas de formes de soulèvement en dehors des mouvements sociaux dans lesquels celui-ci s'incarne. Si nous prenons par exemple les demandes issues de quelques mouvements contemporains tels que les révolutions égyptienne, tunisienne, syrienne, en dehors de similitudes trompeuses entre leurs formes, ces mouvements étaient bien différents dans leurs requêtes et leurs dynamiques de mobilisation. Elles étaient formulées clairement : « Pain, liberté, justice sociale », en Egypte par exemple. Cette demande de justice sociale ne peut être réduite à un désir infini de défaire un système. L'auteur le reconnaît bien volontiers quelques centaines de pages plus loin : « Voilà, en tout cas, de quoi nous prévenir que les mots "soulèvements", "insurrection" ou "révolte" ne sauraient d'aucune façon donner des clefs – tels des mots magiques – pour tout ce qui touche aux désirs d'émancipation et, en général, à la constitution du champ politique. [...] Où va donc la colère ? C'est une question qui ne dépend pas unilatéralement de la puissance que son torrent déploie » (p. 248). Le lecteur oscille en permanence entre des développements très abstraits qui aboutissent à la question de la perte et de l'impuissance, et des moments où l'analyse se teinte de pessimisme : « C'est comme si une part de la pensée émancipatrice, aujourd'hui, se laissait aller à quelque chose comme une mélancolie devant la "catastrophe en cours". Comme si la pensée du politique avait pris, ou repris, un goût de cendre. Comme si cette pensée abandonnait peu à peu le terrain du gai savoir et de cette "ivresse" que Walter Benjamin avait su admirer dans la "politique poétique" des surréalistes, à la fin des années 1920. Comme si, enfin, nous devions nous abandonner à une version inversée – donc simplement rivale, symétrique et, peut-être, inconsciemment mimétique – du déclinisme revanchard et identitaire qui règne un peu partout dans les innombrables discours réactionnaires » (p. 526). En effet. A l'heure où la rage de destruction du libéralisme autoritaire menace les conditions de vie des plus vulnérables, où les scandales et mensonges d'Etat fleurissent, où la répression policière et judiciaire brutale d'un mouvement social comme les Gilets jaunes met en péril les libertés fondamentales, on peut se demander s'il n'y aurait pas urgence à sortir de la déploration. Pour l'auteur, le fait de laisser parler les émotions est une manière de s'emparer du pouvoir pour ceux qui en sont privés ; il réhabilite ainsi la puissance politique des émotions et des images qui méritent d'être repensées à travers de nouvelles valeurs d'usage.